MAURICE-EDGAR COINDREAU

Mémoires d'un traducteur

ENTRETIENS AVEC

CHRISTIAN GIUDICELLI

Préface de Michel Gresset

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il miglior fabbro

À la fin de l'été 1966, à Charlottesville, en Virginie, où je commençais mon deuxième séjour de Faulknérien, j'ai assisté, stupéfait, au départ des États-Unis de Maurice Edgar Coindreau, dont j'avais fait la connaissance à Paris le dernier jour de l'année 1962. Je m'en souviens comme si c'était hier : la scène se passe dans la vaste pièce où étaient alors installées Les Lettres Nouvelles, *chez Julliard, au 30 rue de l'Université. Je viens d'apporter mon tout premier article, intitulé « Le " Parce que " chez Faulkner et le " Donc " chez Beckett. » Nous parlons projets, Geneviève Serreau et moi; quelqu'un, qui vient d'entrer, m'entendant mentionner le nom de Maurice Edgar Coindreau, lance : « Vous devriez aller le voir; il vient justement d'arriver des États-Unis; comme d'habitude, il est descendu au Pont Royal. » Je me retourne : c'était Michel Butor.*

Extrait de la publication

Stupéfait, parce que c'est à peine s'il a jeté un dernier coup d'œil sur le pays où il avait tout de même vécu quarante-quatre ans – à l'époque, près des deux tiers de sa vie. Il est vrai qu'il ne s'était jamais considéré comme un exilé : chaque année hormis le temps de guerre (qu'il passa aux États-Unis, à œuvrer pour la victoire à sa manière, notamment en enseignant le français pour le compte des autorités américaines – avec une excursion au Mexique en compagnie des Casadesus), il rentrait en France pendant l'été, descendant tout près de chez Gallimard (rue de Beaune, puis rue Sébastien-Bottin), à l'Hôtel du Pont Royal ou au Montalembert, ou bien filant dans sa Vendée natale (où son premier soin après son retour définitif fut de préparer son dernier séjour), à Vence (où il habita quelques années une belle maison qu'il s'était fait construire à son retour des États-Unis) ou encore en Espagne, où il aimait séjourner en Catalogne, à Torrent-Bo, chez les Goytisolo. Il se trouvait très bien de ce transatlantisme : aux États-Unis, il gagnait bien sa vie en enseignant; et, pour ne pas s'ennuyer (comme il me le dit lui-même à plusieurs reprises), il traduisait. Mais on oublie trop qu'il fit d'innombrables lectures, suivies de comptes rendus (pour le compte soit de magazines français aux États-Unis, sur des sujets français, soit de revues françaises en France, sur des sujets américains), ou même de simples « notes » pour le compte de la N.R.F.

Le 30 juillet 1945, Marcel Duhamel lui adressait une longue lettre accompagnée d'une liste d'auteurs et d'œuvres divisée en trois catégories : les titres achetés par Gallimard, les titres « en pourparlers » et les titres « perdus, et si possible à rattraper ». Le 11 octobre de la même année, l'une des nombreuses lettres que lui écrivit Gaston Gallimard commençait par ces mots : « Je vous remercie de votre lettre que je viens de recevoir, et plus encore de votre inlassable obligeance à l'égard de la N.R.F. » Le fait que Coindreau continua de rendre d'éminents services à la maison Gallimard était reconnu par Michel Mohrt douze ans plus tard, dans une lettre du 9 avril 1957 : « Je vous remercie de tout cœur de tout ce travail que vous faites pour nous, de prospection et de traduction. Vous contribuez grandement à accroître le prestige de notre maison, et je vous en suis infiniment reconnaissant. » C'était assez dire que Coindreau ne fut pas seulement traducteur et lecteur pour le compte de Gaston puis de Claude Gallimard, de Jean Paulhan, etc. ; il fut aussi, pour eux, agent littéraire.

Il était pourtant superbe, le paysage de Virginie dans lequel il avait choisi de prendre sa retraite de Princeton, en 1961 : au loin, les plans étagés, du vert tendre au bleu profond, de la chaîne de montagnes appelée Blue Ridge; à ses pieds, la vallée luxuriante de la Shenandoah; un jardin de rêve, auquel il était attaché et dont il connaissait

Extrait de la publication

parfaitement les plantes (et leur vocabulaire!), même si celles-ci abritaient un inquiétant mais inoffensif « black snake », et une villa construite sur mesure, de plain-pied, extrêmement confortable, remplie de livres (y compris dans l'immense sous-sol), de lettres des écrivains qu'il avait traduits et dont il avait ensuite souhaité faire la connaissance, de documents, de disques aussi : ces vieux 78 tours, ces enregistrements originaux de Bessie Smith qui dataient des années vingt, où sont-ils maintenant? Probablement, comme tant d'autres choses, tellement il s'interdisait le sentimentalisme, passés par l'incinérateur tout proche du collège huppé de Sweet Briar – ou bien plutôt, j'espère, donnés à la femme noire qui venait cuisiner pour lui et qu'il appelait sa « Dilsey ». Ses voisines, les jeunes filles du collège, il s'en moquait volontiers parce qu'elles étaient là pour apprendre le maintien et l'équitation plutôt que la grammaire et la littérature; mais elles avaient pour professeur de piano une réfugiée hongroise avec qui il aimait parler... de l'Europe.

Après avoir passé une licence en droit, puis une licence ès lettres à Bordeaux, puis être parti préparer l'agrégation d'espagnol (qu'il obtint, apparemment seul lauréat, en 1921) comme enseignant au Lycée français de Madrid, où il assuma la responsabilité du discours de distribution des prix le 29 juin 1923, il fut professeur de français à Princeton pendant trente-huit ans, de 1923 à 1961.

Princeton, c'était un hasard : comme il devait quitter Madrid et qu'il ne souhaitait pas revenir enseigner en France, il alla demander au ministère ce qu'on lui proposait : « Princeton, vous connaissez ? » (En vérité, comme il le raconte dans son entretien sur Dos Passos, la proximité de Baltimore, où enseignait leur ami commun José Roblès, ne fut pas pour rien dans sa décision.)

À Princeton, certains des étudiants de Coindreau sont devenus de grands professionnels soit dans le monde « académique » (L.-F. Hoffmann), soit dans le monde littéraire (William Spackman), soit encore dans les relations culturelles (Richard Arndt), soit même dans le monde des affaires (James Burnham), et se souviennent encore très bien de lui et de ses cours de langue et de littérature françaises – en particulier du cours, particulièrement vivant, de littérature française contemporaine. Sur le tard, il n'eut pas de mot trop dur pour évoquer les universitaires américains; il faut dire que ceux-ci n'avaient pas été tendres avec lui, entre autres pour la raison qu'il ne se conformait pas à l'idée qu'on se faisait là-bas de l'universitaire américain : quelques années après qu'il eut déclaré tout de go son admiration pour Walt Whitman (lequel était encore quasiment à l'index), son engouement pour William Faulkner leur parut pour le moins suspect : pourquoi fallait-il que les États-Unis soient jugés à l'aulne de ce pervers? Comme s'il était

Extrait de la publication

question des États-Unis! Il aimait d'ailleurs à rappeler, non sans quelque jubilation tranquille, qu'en matière de perversions, l'un des livres les plus riches qu'il connût n'était autre que l'Ancien Testament. Encore ne savait-il pas que quelques années plus tard, Faulkner, à la question : « Qu'est-ce que vous aimez le mieux dans l'Ancien Testament? », répondrait : « Oh, l'histoire d'Abraham. Je l'aime tout entière. C'étaient des scélérats, des bandits, ils faisaient de leur mieux, comme les gens d'aujourd'hui. J'aime presque tout dans cette histoire. »

Aujourd'hui, certains traducteurs, productivité oblige, ont donné en vingt ans plus qu'il n'en a fait en cinquante : quarante-huit livres exactement, dont treize traduits de l'espagnol – tous les autres de l'anglais des États-Unis. Pas un poème, pas une ligne de l'anglais britannique : « Que voulez-vous, je ne connais pas l'Angleterre! » Ce fut littéralement vrai jusque tard dans sa vie, quand il rendit visite à un neveu alors attaché naval à Londres. Un livre par an : telle fut donc la moyenne de ses traductions. Mais, presque toujours, quel livre!

Certes, pas plus que d'autres, les traductions de Maurice Edgar Coindreau ne transcendent l'histoire. Quand je me fus avisé, au milieu des années soixante-dix, qu'il faudrait tout de même revoir de près le texte des deux romans qu'il avait traduits parce qu'ils allaient figurer dans le tome I

Extrait de la publication

des Œuvres romanesques *de Faulkner dans la Bibliothèque de la Pléiade, il fut décidé que nous le ferions ensemble, ce qui fut fait et fort agréablement, sans découverte majeure, hormis quelques rares omissions bien explicables chez un auteur dont les textes reviennent souvent sur eux-mêmes, quelques menues bévues, quelques explications devenues inutiles : par exemple, la note sur* drugstore. *Cela dit, dans son cas, ce n'est pas seulement la loi de 1957 qui reconnaît au traducteur le statut d'écrivain – c'est tout bonnement l'histoire de la littérature. Je m'explique. Il ne s'agit pas tant ici de la fonction qu'il exerça dans les échanges transatlantiques, encore que cette fonction ait été majeure. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas d'une activité symétrique, puisqu'il* enseignait *la littérature française aux États-Unis, tandis qu'il* traduisait *la littérature américaine en français. Ce rôle d'ambassadeur itinérant de la littérature américaine en France, comme on a dit, ne passait d'ailleurs pas nécessairement par des traductions, et il ne l'a pas toujours joué à sens unique. Pendant et après la guerre, en particulier, Coindreau fut extrêmement actif pour le compte de la culture française; témoin, les nombreux articles et comptes rendus qu'il publia aux États-Unis, en français, sur les livres de littérature et d'histoire littéraire qui paraissaient en France. Le « bréviaire » (comme j'appelais plaisamment le carnet de cuir dans lequel il consignait les publications qu'il faisait) livre ainsi*

Extrait de la publication

quelques chiffres édifiants : en 1945, pas moins de vingt-quatre comptes rendus de lecture publiés dans Pour la victoire – *manifestement un hebdomadaire* ad hoc *créé à New York pendant la guerre, auquel se substitua bientôt* France-Amérique, *dans lequel on comptera seize comptes rendus en 1946, vingt-six en 1947, vingt-cinq en 1948, vingt en 1949, vingt-quatre en 1950, et encore seize en 1951. Puis cette activité cesse, et fait place d'une part aux livres traduits, particulièrement nombreux au cours des années cinquante (notamment avec le renouveau des traductions de l'espagnol à partir de 1956), d'autre part aux traductions (extraits de traductions en cours, nouvelles), et aux articles; ceux-ci étaient écrits soit pour des revues françaises et consacrés à de jeunes écrivains américains (par exemple un « William Maxwell » pour* La Revue de Paris *en 1948), soit pour des revues américaines sur des sujets français (par exemple « The Evolution of Contemporary French Theatre » pour* Yale French Studies *en 1950).*

Non, ce qui fait que les traductions de Coindreau se situent aux antipodes de la mode de la « littérarité », ou du choix de maintenir l'« étrangeté » du texte original dans le texte d'arrivée, c'est d'abord le soin scrupuleux avec lequel il écrivait le français, l'importance qu'il accordait à la notion de correction – ce qu'en anglais on appellerait « propriety », le fait que jamais il n'a connu la

Extrait de la publication

tentation de créer un mot, même par assimilation, ni de « tordre le cou » à la syntaxe ou à la règle qui prétend interdire de répéter quoi que ce soit (ou presque) en français –, le caractère véniel qu'il accordait à un contresens, a fortiori *à un faux-sens, d'interprétation – alors qu'une faute de jugement (par exemple une faute d'évaluation dans le niveau de langue) lui paraissait mortelle. Lui qui fut si heureux dans le choix de ses titres français, il donnait volontiers pour exemple celui du roman de William Styron* Set This House on Fire : *il y aurait eu, selon lui, « contresens d'atmosphère » s'il l'avait traduit, façon policier, « Fous le feu à la baraque » (au lieu du biblique « La Proie des flammes »).*

C'est ensuite l'ensemble de ses références culturelles, lesquelles étaient si présentes à sa mémoire qu'il lui arrivait de recourir à une citation pour traduire quelques mots : par exemple « a steep, sandy hill » devenait chez lui, comme dans « Le Coche et la Mouche », « un chemin, montant, sablonneux, malaisé ». Et pour traduire le célèbre titre de Steinbeck The Grapes of Wrath, *s'il avait été suivi, il aurait choisi, empruntant cette fois à la fable « Les Animaux malades de la peste »,* Le Ciel en sa fureur. *Cette intertextualité culturelle, elle allait de Rabelais et des classiques (La Fontaine plus que Racine, Molière, Madame de Sévigné) jusqu'aux contemporains qu'il avait connus : non*

Extrait de la publication

pas les plus grands, les Proust, Gide, Valéry, Martin du Gard, ni même, encore qu'il les eût rencontrés tous trois, Malraux, Sartre et Camus (le premier à l'occasion d'un entretien avec Einstein auquel il assista en tant qu'interprète à Princeton pendant la guerre, le dernier au moment de la production de Requiem pour une nonne *à Paris), mais Abel Hermant, Louis Emié, Eugène Dabit, Jules Romains, André Maurois, Jacques de Lacretelle.*

En matière de traduction, ses repères étaient d'ailleurs tous d'oreille et de musique – et combien françaises, l'une comme l'autre! Il plaçait au sommet de son panthéon musical trois œuvres écrites, ce n'est pas un hasard, pour la voix : Erik Satie (La Mort de Socrate), *Debussy* (Pelléas et Mélisande), *Ravel* (L'Enfant et les sortilèges). *Les équivalents littéraires de cet univers très symboliste, c'était Verlaine, bien sûr (« Préfère l'impair »), Verhaeren, Maeterlinck. Il comparait volontiers l'énigme de certains titres faulknériens au mystère délibéré des symboles symbolistes – par exemple ceux du livret de* Pelléas. *Il y a comme un paradoxe chez lui : d'une part, en effet, il lisait tout ce qui s'écrivait de plus « expérimental » aux États-Unis (avec néanmoins une préférence marquée pour le livre bien fait; à l'opposé, on peut citer le mépris dans lequel il tenait ce grand enfant géant qu'était Thomas Wolfe), et il choisissait précisément de*

Extrait de la publication

traduire ce que l'histoire littéraire a ratifié, à peu d'exceptions près, comme le meilleur de la littérature américaine du milieu du XXe siècle. On ne doit pas moins à la vérité historique de dire que ce processus n'alla pas parfois sans quelque réticence du côté américain : qu'on pense à Faulkner (en particulier aux révélatrices résistances qu'on trouva dans les journaux à l'occasion d'abord de son Prix Nobel, puis de sa mort même), à Styron, à Flannery O'Connor surtout, qui ne fut, c'est clair, « découverte » dans son pays qu'après sa mort. Par quel processus guidait-il ses choix? À qui faisait-il confiance pour le conseiller? S'en remettait-il, comme il l'a dit de sa découverte de Faulkner, à ce que lisaient ses propres étudiants (en l'occurrence à James Burnham)? Il n'est guère douteux, en tout cas, qu'un sûr instinct le dirigeait à la fois vers les livres et vers les gens qui lui paraissaient fréquentables – c'est-à-dire, à n'en pas douter non plus, vers ceux que hante un secret, une faiblesse, une blessure. Rien n'était moins propre à lui plaire que la belle assurance des militants ou, pis, des discoureurs, des techniciens, des faiseurs *de tous bords. Maurice Edgar Coindreau était le contraire d'un faiseur.*

Le paradoxe, c'est que cet homme, qui fut pendant près de cinquante ans en France l'interprète opiniâtre de la littérature américaine la plus contemporaine – dans certains cas, la plus radicale

Extrait de la publication

par ses innovations formelles –, n'a jamais varié dans l'appréciation de ce à quoi il devait, selon lui, à la fois son goût en matière de fiction et son talent de traducteur : à l'éducation extrêmement traditionnelle qu'il avait reçue en Vendée, au fait qu'il avait dû exercer sa mémoire en apprenant par cœur nombre de poèmes, à ses lectures assidues, etc. Et ce n'était pas que parmi celles-ci il n'y eût pas de modernes : il fut un lecteur des premiers livres de Michel Butor, dont il devint l'ami, et de Le Clézio, qu'il connut brièvement et qui, à sa demande, écrivit une préface pour la version française du premier roman de Flannery O'Connor; puis, après les avoir lus, il devint l'ami de Louis Guilloux, de Roger Grenier, d'Henriette Jelinek, de Jeanne Champion, de Roger Vrigny, de Christian Giudicelli. Mais jamais ces contacts avec la littérature française en train de se faire n'affectèrent la langue qu'il maniait dans ses traductions, et celle-ci, tout compte fait, resta toujours éminemment classique *jusqu'au subjonctif imparfait, lequel, chez lui, n'a rien d'une affectation. Cette fidélité au français de son enfance, on la trouve illustrée dans le petit fait suivant. À la fin des années soixante, comme il allait souvent en Vendée où il se promenait longuement en compagnie d'un ami qui lui posait mille questions, il entreprit d'écrire des « Entretiens du Gué Migné » (c'était le nom d'un lieudit) qu'il dédia, sur manuscrit : « À la mémoire de Mademoiselle Guénon qui,*

en 1897, au lycée de La Roche-sur-Yon, m'apprit à lire et à écrire. »

Ce sont ces entretiens sur la traduction qui, découpés différemment et rendus à la fois plus publics par la radio et plus légers par l'idée du public, devinrent, avec l'intervention avouée, à la fois discrète et nécessaire d'un « interviewer » (Christian Giudicelli), les Mémoires d'un traducteur *qu'on va lire – c'est-à-dire, en somme, esquissé avec l'élégance de la discrétion et de l'humour, le portrait de ses rapports non pas avec les œuvres, comme on l'imaginerait chez un Pierre Leyris, mais avec les écrivains américains qu'il a traduits.*

Un mot, pour finir, sur le « grand solitaire » que fut Maurice Edgar Coindreau. Solitaire, certes, et même devenu un rien misanthrope avec l'âge – renonçant en tout cas volontiers à connaître les arcanes du monde moderne. Pour lui, à n'en pas douter, l'âge d'or, c'étaient les années vingt aux États-Unis, où il retrouvait Dos Passos dans un speakeasy *à Manhattan, où on pouvait aller s'encanailler le soir à Harlem, où on rentrait en France chaque été sur un paquebot : il n'y avait pas loin, somme toute, de cette Amérique-là à celle des grands « transatlantiques » – celle de Valery Larbaud, par exemple.*

Un dernier paradoxe : ce solitaire eut tout de même un nombre impressionnant d'amis – et je ne

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MAURICE-EDGAR COINDREAU

Mémoires d'un traducteur

Entretiens avec
Christian Giudicelli

Maurice-Edgar Coindreau (1892-1990) a découvert aux Etats-Unis, où il a vécu pendant une trentaine d'années, la plupart des grands écrivains contemporains. Il a été leur traducteur, il les a introduits en France alors qu'ils n'étaient parfois pas encore connus dans leur pays. Dès 1931, M.-E. Coindreau avait remarqué Faulkner et lui consacrait un article dans *La Nouvelle Revue Française*.

Sur le ton de la conversation familière, Coindreau raconte dans ce recueil, qui s'inspire des douze entretiens recueillis en 1971 par Christian Giudicelli pour France-Culture, les hasards qui l'ont mis sur la piste de chaque écrivain, les relations qu'il a nouées avec lui, les raisons de son éclectisme, de ses amitiés, de ses goûts et de ses admirations littéraires. Ainsi fait-il un vivant portrait de Faulkner, Dos Passos, Hemingway, Steinbeck, Erskine Caldwell, William Goyen, Carson McCullers, Truman Capote et aussi de William Styron, William Humphrey, Flannery O'Connor, Fred Chappell, Reynolds Price, Heather Ross Miller. Son témoignage très personnel est entremêlé d'anecdotes sur la génération perdue et sur les écrivains du sud des Etats-Unis, sur sa vie à Princeton et à Rustwood en Virginie. Le recueil s'achève sur quelques *recettes de cuisine* du traducteur qui nous fait part de sa longue expérience avec beaucoup d'esprit et la plus grande simplicité.

Christian Giudicelli, né à Nîmes en 1942, est auteur dramatique, romancier et homme de radio. Il a reçu le prix Renaudot en 1986 pour *Station balnéaire*. Sa pièce *Première jeunesse*, créée en 1987 à Paris, est jouée dans une dizaine de pays.

9 782070 726875

74-X A 72687 ISBN 2-07-072687-8

Extrait de la publication